

SACRIFIER, PARTAGER, REPARTIR*

Jean-Louis Durand
CNRS, Paris

Pour ce qui nous occupe ici et dont nous parlons depuis un moment déjà, il paraît assez facile de pouvoir s'entendre. Le sacrifice, en gros, ce serait tuer un animal selon certaines procédures adéquates pour le manger. Enfin plus précisément, le découper et le manger ensuite pour mettre exactement l'accent sur ce que nous avons choisi comme centre de notre réflexion commune. Alors, pour comprendre ce qui est investi comme sens dans cet ensemble de pratiques on cherche pour le monde grec un récit fondateur du sacrifice. C'est inutile, il n'y en a pas sous cette forme là en tout cas.

Et si l'on se réfère à l'inévitable Prométhée, compagnon obligé de ce genre de réunions, on se rend bien compte qu'il ne sacrifie pas, au sens exact dont nous sommes partis ici. Reprenons donc les choses "au pied de la lettre", disons en prenant totalement au sérieux ce qui est raconté.

Tuer et manger

Prométhée donc ne sacrifie pas, dans la mesure où il ne tue ni ne mange le "grand boeuf" autour duquel se joue la querelle des dieux et des hommes mortels. En revanche il répartit les parts de viande, les organise en lots. C'est précisément cette répartition avec toutes ces conséquences qui fait l'objet du récit sur lequel se

* Ce texte est à quelques détails près celui de mon intervention orale. Je lui ai volontairement laissé sa forme orale directement inspirée du colloque et des questions qui s'y posaient. Les notes ne sont que de simples points de repères. Je tiens à remercier tout particulièrement N. Parise et C. Grottanelli pour leurs amicales remarques.

fonde, depuis les remarquables mises en place de Vernant, l'essentiel de notre approche du sacrifice sanglant dans notre province grecque (1). Alors pour compléter l'information on se remet en quête, on cherche et on rencontre ce rituel des Bouphonia auquel l'un ou l'autre ici a déjà fait allusion. Je vais donc, on le voit bien et j'en demande excuse par avance, reprendre des choses rebattues, Prométhée, les Bouphonia ou l'Hymne homérique à Hermès. En ces matières on reparle toujours des mêmes choses et on voit aujourd'hui même que nous n'en avons pas fini. Ce qu'on cherche dans ce fameux récit des Bouphonia qui a tant et tant été sollicité, c'est un fondement aux pratiques que les hommes développent autour de la mort des bêtes dans la perspective de s'en nourrir (2). Malheureusement ce que les récits des Bouphonia ont pour but de démontrer c'est que, lorsque les Grecs sacrifient les animaux, ils ne les tuent pas. Les animaux sont morts bien sûr puisqu'on les mange cuits. Mais l'acte qui très précisément réalise l'abattage proprement dit, ne peut pas être en tant que tel objet d'un fondement mythique, c'est à dire objet d'une mise en place incontestable dans l'ordre des représentations. Dans les Bouphonia pas plus qu'ailleurs le sang ne coule. Ailleurs? D'autres récits bien sûr, mais aussi les représentations céramiques où le sang de la saignée mortelle ne coule pas alors qu'on en voit les traces séchées au flanc des autels (3). Autrement dit, si les Grecs comme toutes les sociétés carnivores tuaient les animaux pour les manger, tout se passe dans l'ordre des représentations comme s'il n'en était rien, comme si tuer les animaux en sacrifice, *thusia*, c'était ne pas les tuer, passer directement de la bête sur pieds à la carcasse objet de partage. En fait le problème que j'essaie d'aborder est un peu compliqué parce que dans la pratique grecque, le sang entre dans la répartition du corps de la bête qui ne peut être objet de partage qu'une fois exsangue. Comment entre répartition du corps et partage des chairs lire la pratique du corps sacrificiel?

Manger sans tuer

Pour formuler quelques propositions, je partirai de ces Bouphonia et plus précisément d'un personnage discret (4), à peu près clandestin et quasiment anonyme à la différence de l'omniprésent Prométhée. Aussi démocratique que le sacrifice qu'il fonde. S'il est affecté d'un nom c'est en tant que fondateur

mythique d'une pratique centrale: il est par ailleurs totalement inconnu, n'entre dans aucune généalogie. On verra que ce n'est pas sans importance. Aux origines, nous dit-on il y avait des boeufs qui rentraient du travail. L'un des animaux mange des offrandes végétales préparées pour le sacrifice et notre héros qui n'est pas du pays d'Athènes, théâtre de tout l'affaire, et qui revenait avec eux du travail, pris brutalement de colère l'abat d'un coup de hache, un *pélekus* que l'on aiguisait dans les parages. Après avoir enseveli la bête morte, l'homme se sentant pris d'impiété fuit le pays athénien. Mais sa fuite n'a rien réglé: la terre attique est en proie à une sécheresse totale, un *loimos* qui menace sa survie. Ce qui par ailleurs peut aisément se comprendre: le boeuf ayant fait disparaître les céréales en dévorant les offrandes et les hommes ne pouvant bénéficier de la viande puisque le boeuf mort est mis en terre, pieusement inhumé comme un bon compagnon par notre brave homme, la famine menace et le *loimos* est signe que quelque chose est gravement compromis dans l'ordre même du cosmos. Il se passe alors bien des choses selon des procédures complexes qu'il n'est pas question de prendre ici en charge. Sopatros exilé en Crète est retrouvé par les gens d'Athènes et il accepte sur les indications de Delphes de retourner à Athènes pour y accomplir le sacrifice à condition qu'on le fasse citoyen. Et c'est ainsi que dans le texte la cité vient à l'existence. Elle s'organise alors autour de ce personnage en répartissant les rôles sacrificiels. Mais curieusement il n'est plus besoin de personne pour donner la mort, aussi bien le boeuf est déjà tué et notre héros disparaît au sein du nouveau groupe né grâce à lui par la mise en place du sacrifice sanglant inséparable de la diète carnée. Inutile donc de répéter le geste de la mort à la hache. En même temps que le sacrifice apparaissent les femmes liées au transport de l'eau sacrificielle. Comme dans l'affaire de Prométhée femme et parts de viande sont liées mais ici de façon non problématique: il n'est pas question de mariage. Par une sorte de tour de passe-passe dans la suite logique des opérations prises en charge par le récit, le sacrifice de la cité ne comporte pas de coup véritablement sanglant et le couteau qui apparaît dans le récit après l'eau introduite par les femmes ne sera pas utilisé fonctionnellement avant la répartition sacrificielle du corps de l'animal. Sopatros devenu anonyme, le sang qui coule totalement escamoté, on peut choisir de jouer les contradictions du texte: c'est le choix quasi unanime des commentateurs. J'ai préféré jouer la cohérence et considérer l'ensemble comme un système où les contradictions apparentes

ont leur place et doivent être prises en charge par l'analyse. Le sang ne doit pas apparaître, soit. Mais pour le reste le traitement du corps ne fait pas problème.

Faire des viandes

Les choses fonctionnent même de façon assez précise. Après avoir dépouillé la carcasse et ôté la peau, on découpe dit-on sans autre précision sur les acteurs ou les procédures, et tous mangent de la viande ainsi obtenue. La seule participation collective du groupe nouvellement constitué en cité sera de manger. De manger chacun un morceau, c'est ainsi que l'on pratique au sacrifice mais il est seulement précisé que l'on coupe en morceaux et que tous goûtent. Seule la consommation est ici en jeu, donc pas question ni de feu ni de cuisine. Il ne s'agit pas de théologie prométhéenne: nous sommes déjà dans la société culinaire et technique, le feu en fait partie de droit. A quoi faut-il encore faire un sort? Uniquement à la peau dans la logique du récit de ces Bouphonia. Pas aux os. Les os s'il en était question poseraient le problème du statut des être divins dont ils sont la part spécifique, signe de leur immortalité. Le sacrifice existe dès le point de départ de l'histoire de Sopatros, inutile donc de poser la question du statut des uns et des autres dans le cadre de la pratique sacrificielle qui les suppose. Les os feraient ressortir la question d'une répartition première entre hommes et dieux alors qu'il n'est ici question que du partage de la viande animale du boeuf entre membres du même groupe humain. Non pas diviser entre hommes et dieux mais partager entre citoyens. Le boeuf sans os est donc considéré comme une sorte de sac à viande, informel et indifférencié, sans aucune distinction possible des parts. Dans la pratique sacrificielle concrète, il y a pourtant une première part centrale, celle des viscères nobles, *splanchna* dont la consommation préalable définit un premier groupe, un premier corps de sacrificiants dans le cadre de la cité. Ici pas de premier cercle, le corps de l'animal réduit indistinctement en viandes, *kréa* est immédiatement coextensible à l'ensemble de la cité, immédiatement réparti entre les présents. Alors la peau? Il faut bien que le boeuf soit remis sur pieds puisque tel était l'ordre du dieu transmis par la Pythie lors de l'ambassade à Delphes. Ainsi donc en sera-t-il fait. Le boeuf avait au point de départ mangé les offrandes céréalières réservées aux dieux et identiques aux nourritures humaines des hommes dans les

temps des origines. Pour rendre parfaitement clair le statut du boeuf dans le cadre du nouveau groupe arrivé à l'existence à travers la procédure du sacrifice le texte va jouer sur cet aspect des choses. Le boeuf est remis sur pieds à partir de ce qui en reste, la peau et de ce qui désormais sera l'exclusive nourriture des bovins, le fourrage. On ressuscite donc en un certain sens la bête puis on l'attèle à une charrue, un araire exactement. On voit donc clairement que le boeuf est transformé par la procédure du sacrifice en boeuf de labour, l'araire étant apparu au cours du récit exactement comme le couteau du partage sacrificiel. Et de même que Sopatros est devenu citoyen, de même le boeuf est devenu laboureur de simple travailleur qu'il était au point de départ. Homme citoyen et boeuf laboureur sont donc désormais liés indissolublement à la fois dans la pratique du sacrifice et dans celle du travail du sol à l'araire.

Ne pas avoir tué

Pourquoi tous ces détails? Parce que les récits racontent ce qui est logique par rapport au système qui les porte, pas les détails dont aurait besoin l'anthropologue qui les interroge selon les besoins de sa recherche. Ce récit des Bouphonia explique donc, si on le lit en fonction de la grammaire de la répartition et du partage ceci: pour qu'il existe une société au sens vrai du terme il faut qu'il y ait un corps animal réparti comme nourriture entre les participants d'un sacrifice. Mais pour que ce sacrifice soit admissible, il ne faut pas qu'il soit sanglant, que quelqu'un ait tué la bête. Car si quelqu'un avait tué on se trouverait face au sang versé dans une zone dangereuse où tout pourrait basculer du côté du meurtre et où il s'agirait de tout à fait autre chose. Il faut donc des procédures pour que l'animal ne soit pas tué. Il y a théoriquement toutes sortes de procédures possibles. Dans le cadre des Bouphonia cela consistera à proclamer que "personne n'a tué le boeuf". Quitte à beaucoup choquer, il n'y a pas dans ce cas de comédie de l'innocence. Je pense au contraire que l'existence de la cité exige que le sang ne coule pas dans la procédure sacrificielle, ce que met en place ce récit des Bouphonia dans les limites du rituel.

Le boeuf est traité comme nourriture dans sa partie mangeable, son enveloppe extérieure est installée à l'araire, que faire encore pour tout mettre en place? N'étant plus là ni comme viande

ni comme cadavre le boeuf est exclu de la suite des opérations. Il reste à faire un sort à l'opérateur précis de la division du corps animal, le couteau. L'instrument qui dans le rite concret sert à faire le premier passage, de la vie à la mort, de la bête à la presque viande, puis à la viande proprement dite, la *makhaira*. Personne ne peut avoir tué la bête, alors on joue à qui a fait quoi. On remonte ainsi la chaîne des actions rituelles jusqu'au seul responsable qui reste en compte, le pélekus ayant entretemps disparu pour que le jeu puisse être efficace, mais dont il n'a jamais été dit dans le texte qu'il avait exécuté l'acte premier de la chaîne sacrificielle, l'égorgeage. Pour éliminer toute trace de ce qui ne doit pas avoir eu lieu, le groupe se débarrasse alors de la *makhaira* sanglante et potentiellement meurtrière dont tout le récit a pris minutieusement soin d'escamoter l'action: le sang ne coule décidément pas. On jette alors l'objet hors de l'espace du groupe ainsi formé par la sacrifice parce que sa présence même virtuellement sanglante y introduirait le soupçon de meurtre donc la pollution qui ramènerait le *loimos* du point de départ. Ce que toute la procédure a pour but d'éviter. Le maintien sur place du couteau empêcherait le groupe de fonctionner. Pour aller plus loin il faudrait suivre de plus près le cheminement de la souillure lorsqu'il se laisse apercevoir. Il n'en est pas question ici bien sûr.

Cette histoire un peu étrange, j'en conviens, révèle à ce stade la solidarité essentielle du groupe civique et de sa terre, solidarité passant par la médiation nécessaire de l'animal de labour. D'autres liens médiateurs sont possibles mais celui du boeuf est essentiel car il place au coeur du système sa contradiction fondamentale. Il est tout à la fois impossible, disons tabou, de sacrifier le boeuf de labour et nécessaire de le manger de temps en temps par obligation même momentanée, isolée, de le mettre à sa place de bête, toujours potentiellement objet de sacrifice. Bénéfice double de l'opération: différencier bêtes et gens au cours de cette fameuse fête des Bouphonia tout en réactualisant le lien à la terre par la consommation de ce lien social qu'est le boeuf de labour. Réaliser concrètement dans le cadre du sacrifice la situation de l'autochtone, se refabriquer une liaison sociale avec la terre qui porte les sacrificiants.

Comment articuler tout ceci avec la formulation prométhéenne des choses? Prométhée ne tue pas son boeuf pour la bonne et simple raison que la mise à mort excluerait le sacrifice, ou plutôt exigerait la mise en place d'une théologie sophistiquée prenant en charge, pour l'éliminer, le sang qui coule. Prenons donc une fois

encore le texte d'Hésiode au pied de la lettre. Le Titan intervient non seulement après la mort, mais après le traitement de la carcasse. On n'assiste pas à l'opération de découpe puisqu'il s'agit de répartition, de la confection de parts opposant le comestible et l'inmangeable. Le sang est éliminé de la procédure, l'animal a été dépecé selon l'opposition de l'alimentaire, la viande putrescible entraînant la mortalité pour les hommes, et du non-alimentaire, les os réduits en fumée qui tirent les dieux vers l'immortalité. Les viscères centraux, *splankhna*, sont de la même façon que dans l'histoire athénienne, tenus dans l'ombre. Le point crucial ici consiste à établir dans le corps de la bête les divisions caractéristiques du statut des mortels et des immortels avec les conséquences adéquates pour la place des uns et des autres dans l'économie générale de l'ordre du monde, du cosmos. Le récit de Prométhée est fait pour dire comment au sacrifice les hommes et les dieux se mettent en place les uns par rapport aux autres en fonction de l'animal. L'histoire de Sopatros a pour but de dire comment face à la surnature se situent les hommes et cet animal exceptionnel, le moins bestial de tout le cheptel, qu'est le boeuf de labour.

Partager sans manger

L'horrible personnage qui peut se permettre de mettre à mort la bête si humaine au cours de l'activité éminemment sociale du labour à l'araire, c'est évidemment le héros de l'extrême violence Héraklès (5). Qui par ailleurs ne peut pas sacrifier sur le mode banal parce qu'il n'est pas véritablement humain. S'il sacrifiait il se désignerait comme homme: pas question pour lui d'être un sacrificateur tranquille. Héraklès d'une autre façon, on y reviendra, ressemble à Hermès (6) qui, on s'en souvient, dans l'hymne homérique qui lui est consacré accomplit une série d'actions qui ressemblent au sacrifice. Mais si l'on veut bien y prendre garde Hermès ne pratique pas le sacrifice. Il ne fait pas couler le sang de l'animal mais lui brise l'échine, se mettant d'entrée en marge du groupe des humains. La stratégie du jeune dieu consiste dans cette affaire à se glisser par la brèche très étroite à travers laquelle il pourra s'immortaliser dans le cadre du système sacrificiel, à le pervertir assez subtilement pour accéder lui-même à la divinité. N'étant pas encore dieu, il va tout faire pour organiser le sacrifice – y compris faire venir sans difficulté particulière, le feu – tout, sauf l'essentiel, manger. Il confectionne des parts d'offrande, en

fait hommage aux dieux. Mais malgré la tentation puissante, il s'abstient de goûter aux viandes, de faire la seule chose possible pour les humains, consommer leur part, la sienne. Moyennant quoi il s'auto-immortalise passant ainsi du côté des dieux. Héraklès lui, ne passe pas de "l'autre côté" par sa pratique sacrificielle, ce n'est pas de cette façon qu'il accèdera au rang des dieux, il est le seul dans le système que j'essaie de mettre en place et si cette analyse est correcte, capable de s'appropriier le boeuf de labour és qualité – dissociant cette espèce de triangle homme-boeuf-terre qui est proprement le triangle social –, et de le consommer solitairement. Les hommes veulent se faire croire que lorsqu'il sacrifie, ils mettent la mort comme entre parenthèses. Héraklès dit la vérité cachée du sacrifice qui d'une certaine façon reste toujours présente et toujours mise à distance et sa violence extrême fait que lui seul est capable de s'emparer du boeuf de labour et de le consommer seul!

Un non-partage

Comment fonctionne le sacrifice hérakléen? Des procédures qui permettent de passer de l'animal vivant à l'aire proprement sacrificielle, il n'est rien dit. Le héros va directement au point crucial, faisant ce qui nous a servi de point de départ et que personne ne fait à part lui, très exactement il tue pour manger. Et comme le sacrifice consistait à mettre la plus grande distance possible entre l'acte de la mise à mort et celui de la consommation, il va lui confondre l'un et l'autre et condenser le sacrifice dans le seul acte de manger. Héraklès bouffe et il bouffe tout tout seul sans répartir ou partager. Il ne se préoccupe pas d'allumer la flamme d'un autel et de prendre du bois, certaines essences sont spécifiquement réservées à cet usage. Il utilise pour sa cuisine les bouses de l'animal et grille immédiatement les chairs sur cet abominable foyer, ne respecte aucune différence entre les viscères grillés et les viandes bouillies et ne prend aucun soin des os à brûler de la stricte observance prométhéenne: il les traitera comme le reste, faisant de tout le corps de l'animal laboureur un objet totalement et indistinctement comestible. Comestible pour le seul Héraklès évidemment: le partage est exclu d'un sacrifice de ce genre puisqu'il est le fait de celui qui dès le départ se désigne comme asocial par l'agression contre le boeuf labourant, aux limites de l'humanité qu'il finira par franchir. Le héros grille donc

et dévore immédiatement la bête, lui dont les mâchoires puissantes claqueront encore dans l'Olympe, seul parmi les Immortels à ressentir la faim. La violence hérakléenne va jusqu'au bout, jusqu'au refus total du partage. Cette bombance solitaire, inverse du jeûne et du refus de viande façon Hermès, est le signe de la véritable nature du héros qui au terme de ses errances connaîtra lui aussi la divinisation, seule issue possible pour cet être d'exception.

Un ultra-partage

En matière de partage et de répartition, matière délicate par excellence, il est essentiel de distinguer, de ne pas tout mettre sur le même plan. De pratiquer, disons une sorte de micro-, d'intra-comparatisme, c'est à dire restreint aux variantes d'une seule culture. De ne pas isoler les éléments pertinents pour l'analyste dans des motifs, de voir comment s'enchaînent les ensembles porteurs de sens, lequel risque de ne pas tout mettre sur le même plan. De pratiquer, disons une sorte de micro-, d'intra-comparatisme, c'est à dire restreint aux variantes d'une seule culture. De ne pas isoler les éléments pertinents pour l'analyste dans des motifs, de voir comment s'enchaînent les ensembles porteurs de sens, lequel risque de ne pas se laisser percevoir si les éléments apparaissent désarticulés. Ainsi dans les récits qui disent la *thusia* grecque, une stratégie spécifique traite chaque fois de points particuliers. Se révèle une sorte de dialectique répartition – partage où tous les éléments pertinents à une pratique et à une symbolique culturelle dans une société donnée peuvent être pris en charge et travaillés par les récits afin de mettre en évidence ce dont ladite société a besoin pour réfléchir sur elle même et exprimer de façon adéquate les problèmes qui se posent à elle. On risque de se condamner à ne rien comprendre au sacrifice grec par exemple si ce n'est pas la problématique du système lui même que l'on cherche à expliquer, que l'on veut faire apparaître à travers la recherche.

Il a été dit en commençant que l'on pouvait aborder ces questions de la répartition et du partage selon deux axes dans la pratique sacrificielle. Sur le modèle des Bouphonia où l'on détaille tous les morceaux de la même manière. Sur un autre modèle, celui de l'attribution de parts spécifiques individuellement affectées comme parts d'honneur. Si Sopatros avait été le fondateur d'un sacrifice classique, comme initiateur il aurait pu recevoir par

exemple un gigot, une cuisse, *gêras* caractéristique du statut exceptionnel ainsi reconnu.

Les derniers détails de l'histoire des Bouphonia précisent, et c'est par là que je bouclerai ce parcours, précisent que des *genê* sont issus des premiers acteurs de l'affaire, se sont mis en place. On s'est beaucoup interrogé (7) pour savoir quel *genos* historique pouvait correspondre dans les familles aristocratiques d'Athènes aux fondateurs primordiaux de la fête du boeuf. C'était on peut maintenant le voir, bien inutile, car bien évidemment le but de l'opération mythique ne consistait pas en la fondation de *genê* aristocratiques liés au sacrifice et à son émergence dans la cité. Les *genê* dont il s'agit sont des groupes de sacrificateurs fonctionnels que rien dans la répartition des parts sacrificielles ne doit distinguer des autres sous peine de faire échouer toute l'affaire. Il ne peut et pour cause y avoir de *genos* des descendants de Sopatros: Sopatros a disparu dans le nouveau groupe fondé par le sacrifice. Les Boutypoi d'Athènes sont des agents sacrificateurs caractéristiques du sacrifice du boeuf, pas un *genos* dont l'histoire mythique s'enracinerait dans la fondation du premier sacrifice de boeuf. Sopatros reste démocratique jusqu'au bout et dans la démocratie préciserait pour la part distinctive qui accordée aux uns les distinguerait des autres (8).

Notes

1. Cf. *La cuisine du sacrifice en pays grec*, Paris, 1979, pp. 37-132.
2. Cf. l'ensemble des analyses proposées dans *Sacrifice et labour en Grèce ancienne*, Paris-Rome, 1986, désormais accessible.
3. Cf. les remarques présentées dans *Bêtes grecques*, dans *La cuisine...*, pp. 133-157.
4. Théophraste, *Peri Eusebeias*, fr. 16 & 18 Pötscher.
5. Philostrate, *Imagines*, II, 24.
6. Sur l'Hymne homérique à Hermès, cf. L. Kahn, *Hermès passe*, Paris, 1978.
7. Depuis J. Topffer, *Attische Genealogie*, Berlin, 1889.
8. Sur le modèle que propose la grande loi sacrificielle de Cos, LSG 156A; par exemple.